

**Zitiervorschlag:** Anonyme (Charles de Fieux de Mouhy) (Hrsg.): "No. 16.", in: *La Bigarure*, Vol.3\16 (1750), S. 121-128, ediert in: Ertler, Klaus-Dieter / Hobisch, Elisabeth (Hrsg.): Die "Spectators" im internationalen Kontext. Digitale Edition, Graz 2011-2019, [hdl.handle.net/11471/513.20.4648](https://hdl.handle.net/11471/513.20.4648)

## N<sup>o</sup>. 16.

QUE donneriez-vous, Monsieur, à un homme qui vous procureroit les moyens de faire une fortune considérable, qui vous indiqueroit des remèdes pour vous guérir, vous & vos Amis, de toutes les maladies auxquelles la nature humaine est sujette, même de celles qu'on a regardées jusqu'à present comme incurables, à un homme qui vous instrueroit dans toutes les Sciences, même les plus sublimes & les plus difficiles, à un homme enfin qui vous apprendroit le Secret de vous enrichir à millions, vous & vos descendants, à perpétuité ? . . . . Il me semble vous entendre répondre : *Je lui donnerois, d'un grand cœur, tout ce qu'ils me demanderoit.* . . . . Hé bien, Monsieur, vous n'avez donc qu'à m'ouvrir votre bourse, ou votre Coffre-fort, si vous en avez un ; ou plutôt, comme vous sçavez que je ne fus jamais intéressé, ouvrez l'un & l'autre à l'Auteur d'un Livre qui vient de paroître sous ce titre :

MEMOIRES Littéraires sur différents sujets, de Physique, de Mathématiques, de Chimie, de Médecine, de Géographie, d'Agriculture, d'Histoire Naturelle, &c. &c. &c. Traduits de l'Anglois.

SUR ce long titre, que j'ai été encore obligé d'abrèger, (car cela n'auroit point fini) vous allez sans doute, Monsieur, vous faire une grande idée & du Livre que je vous annonce, & de son Auteur ; Mais vous en rabattrez un peu sur le compte du dernier, lorsque vous sçavez que cet Ouvrage n'est qu'une compilation d'une infinité de choses qui ont déjà été dites, & qu'on trouve répandues dans quantité de Volumes qui ont été composez sur toutes ces différentes matières, Au reste, celui qui s'est donné la peine de les rassembler ici ne doit point s'offenser du jugement libre que je porte sur son Ouvrage. *Non omnia possumus omnes.* Il sçait, ou doit sçavoir, aussi bien que moi, que la Nature est encore à produire un homme qui soit tout à la fois, homme de Lettres, habile Physicien, profond Mathématicien, sçavant Médecin, Géographe exact, grand Chimiste, également versé dans la connoissance de l'Agriculture, de l'Histoire Naturelle, & de toutes les autres Sciences dont il est parlé dans ce Livre. *Non omnia Dii dedere* ; enfin il doit sçavoir, & ne l'ignore pas sans doute, qu'un homme aussi universel que son Livre le suppose, est encore à naitre.

POUR rendre cependant à son travail la justice qu'il mérite, j'ajouterai ici que, quoique ces sortes de Livres ne contiennent rien d'absolument nouveau, ils ne laissent pourtant pas d'être utiles au Public qui n'ayant ni le tems ni les moyens de dire tout ce qui a été écrit sur toutes les Sciences, est bien aise de trouver une espece de répertoire par le moyen du quel il peut se mettre en état d'entendre, de parler, & de raisonner un peu de tout. Ces sortes de compilations ont, dans tous les tems, été bien accueillies par la multitude pour laquelle les profondes & longues études ne furent jamais faites. C'est un des avantages que bien des gens trouveront dans le Livre que je vous annonce, qui d'ailleurs contient un très grand nombre de Secrets dont la connoissance ne peut-être que fort utile à la Société. En voici, par exemple, quelques-uns qui me tombent sous la main, & dont bien des gens peuvent réitérer, quand ils voudront, à leur profit, les expériences que l'Auteur assure qui en ont déjà été faites.

PREMIERE *Expérience.* Prenez l'eau sale & noire qui s'écoule du fumier qu'on laisse exposé à l'air & à la pluie dans les basses-cours de la Campagne. & conservez-la dans des fosses creusées tout exprès. Cette eau est la substance la plus pure du fumier, & fournit aux Végétaux une nourriture supérieure à tout ce qu'on peut imaginer, quoique on laisse ordinairement perdre. Amassez de l'Urine humaine, & laissez la corrompre en la faisant auparavant évaporer sur le feu ; Meslez ces deux eaux ensemble, & mettez-les en digestion sur le feu dans un vase de cuivre ; Faites tremper ensuite dans cette eau le grain que vous voulez semer, il fructifiera au quadruple, & vous n'aurez jamais la peine de fumer vos terres. Cette Expérience a été faite en *Silesie*.

SECONDE *Expérience.* Si l'on met tremper un demi-picotin de froment dans du sang de Taureau pendant deux fois vingt quatre heures, & qu'on le seme ensuite après l'avoir laissé sécher, on aura, à la récolte, des Epics extrêmement fournis & beaucoup plus chargées de grain que tous <sic> les autres.

VOILA, Monsieur, des Secrets bien simples, & bien aisez, & tres propres à enrichir nos pauvres Païsans qui en ont si grand besoin. En voici d'autres qui leur procureroient une fortune bien plus considerable s'ils étoient communs. Mais la Nature, avare de ses trésors, ne les produit que rarement, que dans certaines païs, & dans certains tems. Par ces trésors j'entends l'or végétale, dont on trouve des veines dans certains Arbres, dans certaines plantes, dans les pierres mêmes, & dont on voit de magnifiques échantillons dans les Cabinets des Princes & des Curieux. Parmi les Raretez qu'on garde dans celui de l'Empereur on voit, par exemple, une espece d'or végétale qui est sorti de la terre sous la forme d'un fil entortillé. Cet or pur, qu'on a nommé *Aurum Obryzum*, fut trouvé, dit-on, par un Païsan dans la riviere de *Tarza*, près du Vilage du même nom, à quatre milles d'*Eperies*, Ville de la *Haute Hongrie*, dans le Comte de *Scaros*, vers la frontiere de *Pologne*. Ce fil d'or pese une demie once & deux gros, & est long d'environ une aulne. Pierre *Martir* rapporte que dans l'Isle *Hispaniola*, dans l'Amerique, où les mines d'or sont extrêmement abondantes, on trouve sur quelques Montagnes des Arbres parsemez de veines d'or, & que par tout où ce métal trouve passage, il envoya, depuis le bas de la Montagne jusqu'au sommet, des branches qui continuent à croître jusqu'à ce qu'elles rencontrent l'Air, & qu'alors elles forment différents jets d'or. Jean Joachim *Becher* raconte qu'il a vu, en *Hongrie*, une vigne plantée au dessus d'une mine d'or dont le tronc étoit non seulement parsemé de filets du même métal, mais dont les pepins étoient encore parsemez de petits grains d'or pur. Quelles richesses, quels trésors pour nos pauvres Vignerons s'ils en rencontroient autant dans toutes leurs Vignes qui leur coûtent tant de fatigues à cultiver, & qui leur raportent si peu de profit. Mais il semble que ces bonnes gens soient tous destinez à avoir le sort de ceux qui se tuent & se ruinent à chercher l'Or Chimique.

VOUS sçavez, Monsieur, que c'est une Question qui a été agitée depuis long-tems, sçavoir, si par le secours de l'Art on peut produire de l'or semblable, & même supérieur à celui qu'on tire des entrailles de la terre. Les Chimistes & les Adeptes le prétendent ; d'autres le nient. Il y a beaucoup de Partisans pour & contre ces deux opinions ; mais il y a très peu d'exemples qui prouvent la première. En voici seulement deux rapportez par l'Auteur, Vous en croirez ce qu'il vous plaira.

« UN Chimiste, dit-il, envoya, en 1648, à l'Empereur *Ferdinand III*, qui étoit pour lors à *Prague*, un grain de poudre avec lequel on convertit en or pur trois livres de Mercure (ou vif Argent.) Le Gentilhomme, qui fit cette opération en présence de l'Empereur même, s'appelloit *Richhausen* ; & ce Prince, pour l'en recompenser, le créa Baron de l'Empire. Sa Majesté Impériale fit même fraper avec cet or une Médaille sur chaque côte de laquelle on grava une Inscription. On voyoit sur l'un, un jeune homme nud, avec un Soleil qui lui tenoit lieu de tête. Il s'appuyoit de la main droite sur un Livre, & il tenoit de l'autre un *Caducée*. Sur ce côté de la Médaille on lisoit la Devise suivante : *Divina Metamorphosis jest. Ferdin. III.* Sur les révers de la même Médaille on lisoit les paroles suivantes : *Raris ut hæc hominibus nota est Ars, ita raro in lucem prodit. Laudetur Deus in æternum qui partem infinitæ suæ scientiæ abjectissimis suis creatures communicat.*

MONCONIS, qui avoit fait une étude très sérieuse de la Chimie dans laquelle il étoit devenu fort habile, rapporte, dans ses Voyages, que le Comte de *Par* lui avoit dit, qu'un Vieillard presenta à l'Empereur quelques grains d'une poudre dont il le pria de faire l'essai, l'assurant qu'il la croyoit de quelque utilité. Ce Prince lui ordonna de revenir au bout de trois jours. L'essai ayant été fait, on trouva que cette poudre avoit converti huit onces de Mercure en Or. L'Empereur ayant ordonné qu'on arrêtât cet homme ; on le chercha en vain ; il s'étoit déjà évadé, & on ne l'a jamais revu depuis ». Cette précieuse poudre étoit apparemment celle que nos Chimistes, que nous nommons Soufleurs, se ruinent tous les jours à chercher, & qu'ils ne peuvent pas plus trouver que la Pierre Philosophale, autre chimere après laquelle on court depuis long-tems, & dont on voit encore tous les jours des gens infatuez. L'Auteur entre sur ce dernier sujet dans un détail fort curieux qu'on peut voir dans son Livre même.

JE finirai cet Extrait, Monsieur, par une Recette qui seule doit faire la fortune de notre Auteur, si elle produit les effets qu'il lui attribue. C'est un remède pour guérir la Goute, mal aussi douloureux & aussi incurable, qu'il est universellement répandu. Il consiste, selon lui dans un Décoction de *Gaiac*, & de *Sarsepareille*, & de racine d'*Esquine*, à laquelle on ajoute une certaine quantité de *Polypode*, & d'*Hermodacte*. On fait bouillir le tout dans deux fois autant d'eau que de vin. On boit cette Décoction à grands traits, sçavoir, vingt-quatre livres dans l'espace de trois jours au bout desquels le malade ne manque jamais de recouvrer la santé. L'Auteur nous apprend que ce remede, quoique nouveau, étoit déjà pourtant connu, en partie, il y a deux cents ans, puisque les Médecins de *Genes* recommanderent à l'Empereur *Charles V.* la racine d'*Esquine*, comme un remede efficace contre la Goute de la quelle il étoit attaqué ; Mais la manière dont on indique ici que l'on doit en user est tout-à-fait nouvelle. Si

l'effet répond à la promesse de l'Auteur, il n'y a point de gouteux dans le monde qui, après sa guérison, ne brule de grand cœur en son honneur & gloire la plus belle chandelle qu'ait jamais eu le plus grand Saint du Paradis.

IL paroît ici deux Volumes d'Anecdotes Littéraires, dans lesquels on trouve tout ce qui est arrivé de plus agréable de plus intéressant à nos Ecrivains depuis deux Siècles. En voici quelques unes, Monsieur, qui vous serviront d'échantillon pour juger des autres.

VOITURE ayant offensé un Seigneur de la Cour par un trait malin, celui-ci, qui cherchoit à en tirer vengeance, voulut lui faire mettre l'épée à la main. « La partie n'est pas égale, lui répondit *Voiture*. Vous êtes grand je suis petit. Vous êtes brave, je suis poltron ; Vous voulez me tuer, & bien, je me tiens pour mort ». Cette Saillie plaisante fit rire son ennemi, & le désarma.

*Saumaïse* fut choisi pour deffendre *Charles I.* Roi d'Angleterre contre ses ennemis : Voici de quelle manière il commença l'Apologie de ce Prince. « Anglois, qui vous renvoyez les têtes des Rois comme des balles de paume, qui jouez à la boule avec des Couronnes, & qui vous servez des Sceptres comme de Marottes, &c ». Il faut avouer que ce debut a quelque chose de bien singulier dans la bouche d'un homme qui avoit autant d'esprit & d'érudition qu'en avoit *M. de Saumaïse*, surtout dans une affaire aussi grave, aussi sérieuse, & aussi triste que celle de ce Roi que *Cromwel* fit périr sur un échafaut.

*Pierre Corneille* parloit fort peu, même sur les matières qu'il entendoit le mieux, & quand on lui reprochoit quelquefois qu'il se négligeoit dans la conversation, il répondoit ordinairement, *Je n'en suis pas moins Pierre Corneille*.

*La Motthe le Vayer*, en parlant d'un Ecrivain scrupuleux, de sa connoissance, dit qu'il passa vingt quatre heures entières à rêver comment il feroit pour éviter de dire ces deux mots *Ce Senat*, à cause de la ressemblance qui se rencontre dans les deux premières sillables.

*Varillas* avoit un Neveu qui, lui écrivant un jour, termina sa Lettre par ces mots ordinaires, mais mal Orthographiez ; *Votre très hobéissant Serviteur, &c.* Cet Ecrivain fut si piqué de l'ignorance du jeune homme, qu'il le déshéritâ par cette seule raison, & fonda de son bien un College dans sa patrie (Qu'on verroit en France d'héritiers frustrez si tous les parents en usaient de même envers ceux qui leur appartiennent ! Ce seroit sans doute un moyen d'y rétablir la Science de l'Orthographe, que les deux tiers & demi des *François* ignorent aujourd'hui.)

LE Cardinal d'Etrées étant à Rome, & louant *Corelli* sur la beauté de ses Sonates « La gloire, lui répondit-il Monseigneur, en est due à votre *Lulli*. Je n'ai point eu d'autre Maître dans la Musique ».

L'ABBÉ *Desfontaines* voulant se justifier auprès d'un Magistrat qui ne pensoit pas avantageusement de lui, ce Magistrat lui dit. « Si l'on écoutoit tous les accusez, il n'y auroit point de coupables. . . . Si l'on écoutoit tous les accusateurs, lui repartit l'Abbé, il n'y auroit point d'innocents dans le monde ».

Lorsque le Pere *Massillon* (Prêtre de l'Oratoire, & qui a été ensuite Evêque de Clermont, en Auvergne) prêcha son premier Avent à Versailles, Louis XIV. lui dit ces paroles remarquables : « Mon Pere, j'ai entendu plusieurs grands Orateurs dans ma Chapelle ; j'en ai été fort content. Pour vous, toutes les fois que je vous ai entendu, j'ai été très mécontent de moi-même ».

J'E ne crois pas avoir besoin de vous dire ici, Monsieur, qu'il n'est pas nécessaire d'être ni homme d'esprit, ni homme de Lettres, pour donner au Public de semblables compilations. Celle-ci nous vient cependant d'un homme qui nous a fait voir qu'il étoit assez pourvu de l'un & de l'autre, & sur tout d'une grande élégance dans son stile. C'est Monsieur l'Abbé *Rainal*, Auteur des deux brillantes Histoires, *du Parlement d'Angleterre, & du Stadthouderat*, deux Ouvrages qui ont été aussi bien reçus ici, qu'ils ont été mal accueillis en Angleterre & en Hollande où ils ont été réfutez. Dès qu'on a sçu ici qu'il étoit l'Auteur du Livre que je viens de vous annoncer & d'extraire, tout le monde l'a félicité sur son heureux loisir qui lui permet de s'occuper ainsi à des bagatelles. Ce n'est pas cependant que ce Recueil ne soit amusant ; mais on se lasse de le lire, comme s'il n'étoit farci que de sotises. La raison en est toute simple & naturelle. L'esprit de l'homme aime la variété ; & un piquant continuel ne l'ennuye pas moins à la fin qu'une continuité de fadeurs & de platitudes.

POUR varier donc encore plus les matieres de cette Lettre, je vous dirai pour nouvelle, que *M. Marmontel*, qui s'est fait quelque réputation par ses deux Tragedies de *Denis le Tiran*, & d'*Aristomene*, dont je vous ai parlé dans mes autres Lettres, se dispose à nous donner incessamment celle de *Cléopatre*, cette fameuse Reine d'Egypte, si renommée par ses amours avec *Marc Antoine*. Il est d'autant plus étonnant que nos grands Poètes *François* ne se soient point exercés sur ce sujet, que tout le monde sçait que c'est un des beaux morceaux de l'Histoire ancienne. De quelle beauté n'auroit-il pas été s'il eut été mis au Théâtre par le grand & sublime *Corneille*, par le tendre *Racine*,

& même par Messieurs de *Campistron*, *Crebillon*, & *Voltaire*. J'ignore les raisons qui le leur ont fait négliger ; mais ce que je puis bien assurer ici, c'est que ce n'a pas été manque de talents ni de capacité. Monsieur *Marmontel* en a-t-il assez pour y réussir ? Bien des gens, peu prévenus en sa faveur, en doutent. D'autres envieux, sans doute, de la réputation que lui ont faite ses deux Pièces, ont porté la jalousie & la partialité jusqu'à condamner par avance celle-ci que personne n'a encore vue. C'est ce qui paroît par un grand nombre d'épigrammes qui roulent déjà sur ce sujet. Je pourrois vous en envoyer une bonne partie qui m'est parvenue ; mais ceux qui les ont composées n'y ont pas assez respecté leurs Lecteurs. D'ailleurs les injures qu'ils lui disent sont si grossières, qu'elles ne peuvent être du goût des honnêtes gens. Contentez-vous donc, Monsieur, de celle-ci, qui est la plus modérée. Elle fait allusion à la querelle que M. de *Marmontel* eut, il y a quelque tems, avec M. *Freron*, au sujet de sa Tragedie d'*Aristomene*, & dont je vous ai fait le récit dans une de mes Lettres <sup>\*1</sup>.

L'OEIL ardent comme un Basilic,  
Le fer en main, la peur dans l'ame,  
MATMONTEL<sic> tu deffends ton Drame.  
De l'Hélicon hargneux Aspic,  
S'il faut que ton ignoble lame  
Se prenne à quiconque te blâme,  
Envoye un Cartel au Public.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Paris ce 19 May 1750.

Jeudi le 28. Mai 1750.

---

<sup>1</sup> \* Voyez N°. 18. du premier Tome de cet Ouvrage, pag. 147. ↪ *suiv.*